

bon, et par un prodigieux effort de volonté, arrêta ses larmes. Mais la marquise vit son visage décoloré par le chagrin : —Quas-tu donc ? —Bien, maman. —Mme d'Auseraie fit quelques pas vers elle; la fille ne fit le moindre mouvement, semblant même s'apprêter à reculer. Et sa mère sentit que, si elle lui ouvrait ses bras, son enfant ne s'y réfugierait pas. —Que s'était-il donc passé durant son évanouissement ? Comment Jacqueline, qu'on lui avait affirmé être toujours endormie, se trouvait-elle dans sa chambre ? Qui l'avait éveillée ? Quelle autre domestique sans doute ? Alors, si elle savait son père blessé, pourquoi ne s'était-elle pas rendue tout de suite auprès de lui ? —Le bruit et pénible silence tombait entre elles. Elles étaient comme clouées l'une en face de l'autre, n'osant plus prononcer une parole. La marquise se sentait encore défaillir, mais elle lutta contre sa faiblesse physique : « Il faut que je demeure debout pour me défendre si... » Elle n'achevait pas sa pensée; elle essayait d'écarteler la vision du nouveau malheur suspendu sur elle. —Et pourtant, elle comprenait bien que tout l'accusait. Les détails avaient pu échapper aux domestiques, au médecin, uniquement préoccupés du marquis. Ils frappaient cruellement Jacqueline, comme autant de preuves de l'indignité de sa mère. —Oh ! l'éveillée ! articula enfin péniblement la marquise. —Sans une hésitation, Jacqueline répondit : —M. de Fonteroche. —La vicomte ? bégaya Mme d'Auseraie toute chancelante. —Oh ! rassurez-vous, mère, nous n'avons rien à craindre; je l'ai reconduit moi-même jusqu'au jardin. Personne, absolument personne que moi ne l'a vu. —A mesure qu'elle parlait, Jacqueline reprenait des forces, un nouveau devoir lui apparaissait très nettement : il ne fallait pas que sa mère comprît que sa fille avait décliné. —Il ne faut pas qu'elle rougisse devant moi ! —Aussi allait-elle tout expliquer pour la marquise, comme Fonteroche l'avait fait pour elle-même. Indispensable et abominable comédie ! La marquise fléchissait sur ses jambes, se demandant ce que sa fille avait voulu dire par ces mots : « Nous n'avons rien à craindre. » Elle interjeta, bien timide-ment : —Mais... que... que t'a raconté M. de Fonteroche ? —Ce qu'il était venu faire, maman ! —Ah ! —Jacqueline eut alors l'énergie de sourire un peu. —Seulement, je crois qu'il s'est un peu vanté, lorsqu'il m'a affirmé que vous aviez accueilli sa demande avec bienveillance ! —Sa demande ?... balbutia la marquise stupéfaite. —Il n'avait donc pas sollicité cet entretien pour vous avouer son amour ? —Son amour ? —Mais oui ! fit Jacqueline avec un rire forcé; il paraît que M. de Fonteroche m'adore... C'est du moins ce qu'il m'a déclaré de la façon la plus solennelle... La marquise souffrait épouvantablement. Qu'était-ce que ce récit ? Fonteroche aimant sa fille ? Un instant elle eut peur que cela ne fut vrai en se rappelant avec quel mélange de respect et d'enthousiasme, le vicomte avait parlé de Jacqueline. —Mais elle comprit bientôt que ce n'était pas un mensonge inventé par son ami pour sauver leur situation aux yeux de cette grande jeune fille. —Je te demande pardon, dit-elle, je n'y étais pas... J'avais même à demi oublié M. de Fonteroche... —Et toi, avait perdu la tête, maman. Vous l'avez laissé dans votre petit salon, en lui disant : « Disparaissez comme vous pouvez, grand fou !... » —En effet, j'ai dû lui dire quelque chose dans ce genre... Et tu penses que je ne me suis plus occupée de lui... Et ainsi, il est allé à réveiller le préventif... te dirai que ton père ? —Mais oui, maman. —La marquise fixait des yeux stupéfaits sur sa fille. Elle ne se souvenait pas que la comtesse, en l'éveillant, avait seulement parlé d'un cocher blessé et que, par suite, le vicomte ignorait totalement que le marquis fût en danger de mort. —C'est que ça n'a pas marché tout seul, reprenait Jacqueline, assez maîtresse d'elle-même maintenant pour fort bien simuler une gaieté mortuère. D'après ce qu'il m'a raconté en claquant des dents, il n'avait pas réussi à s'en aller; il tremblait de se heurter à papa on à un domestique, et il s'était caché dans le cabinet de toilette; et de là, toujours tremblant de peur, il est passé dans sa chambre... Me voyez-vous, maman, avec un homme dans ma chambre ?... J'allais sonner, appeler. Je m'étais réveillée en sursaut; j'étais dans la chambre de papa, et je cherchais dans votre pharmacie... Et, tout d'un coup, une voix supplante me conjura de me taire au nom de l'honneur... et je je me suis tue, maman, parce qu'il me faisait pitié, ce pauvre vicomte...

—Ah ! —Ce fut tout ce que put dire la marquise; mais maintenant les choses s'éclaircissaient complètement pour elle : Fonteroche avait failli être surpris dans le cabinet de toilette par le médecin, les domestiques. Il n'avait eu d'autre ressource que de pénétrer dans le sanctuaire où reposait cette vierge. —Après un nouveau silence, Mme d'Auseraie interrogea péniblement : —Il t'a donc répété ce qu'il m'avait dit ? —Tout votre entretien, maman. Il redoutait que papa ne promît ma main, aujourd'hui même, à un M. Lequercheur dont j'avais à peine entendu parler jusqu'ici; et il espérait que vous soutiendriez sa cause à lui. —Et... et... qu'as-tu répondu à... cette déclaration de son amour ? —J'ai reconduit poliment à la porte, ma mère. Et maintenant que l'incident est réglé, je suis toute à votre disposition pour soigner ce pauvre homme. —Quel pauvre homme ? —Ce cocher qui est tombé de son siège en ramenant papa. —Mais malheureux enfant, tu ne sais donc pas !... —Quoi ? —M. de Fonteroche ne t'a pas dit ?... C'est vrai; je me rappelle qu'il ne savait pas encore... La comtesse nous a d'abord annoncés, pour que la secousse fût moins forte, que c'était le cocher... —Et c'est ? Oh ! mère, ne me laissez pas plus longtemps dans l'incertitude ! —La marquise profita instinctivement de cette nouvelle émotion de sa fille pour s'élever vers elle, la prendre dans ses bras. Jacqueline, maintenant, ne se refusait plus à ses baisers. —Ma pauvre enfant ! —Oh ! mère, dites-moi bien vite qu'il n'est rien arrivé à mon père ! —Je m'étonnais aussi de te voir presque réjouie et uniquement préoccupée de cette mésaventure de M. de Fonteroche; il ne t'avait pas appris la vérité, puisqu'il ne la connaissait pas. —Oh ! dites-moi que père est vivant ! —Oui... vivant... Mais, sois forte ! —Je vous jure que je le serai ! —On l'a rapporté blessé... —Blessé ?... Par qui ?... —On ne sait pas... On ne sait rien... —Ah !... ah !... Et que dit-il, lui ? —Il n'a pas encore rouvert les yeux. —Où est-il ? —Dans sa chambre; mais le médecin ne t'y laissera pas pénétrer si tu n'es pas absolument calme. Tu dois comprendre, à présent, combien j'étais peu à toutes tes explications au sujet de M. de Fonteroche ? —En effet... en effet, maman, articula très lentement Jacqueline, d'une voix glacée. —Elle souffrait de voir sa mère mentir avec une telle habileté et dans un tel moment. —Elle se dégagea d'elle et marcha résolument vers la chambre de son père. —Elle s'aperçut alors qu'elle avait conservé dans sa main la montre et la broche à fleur de lis d'or du vicomte de Fonteroche. —Elle se retourna vers sa mère, qui la contemplait avec un mélange de défiance et d'effroi, et dit : —Dans son trouble, M. de Fonteroche a laissé tomber ceci. Je l'ai ramassé au pied de votre lit; il a dû passer par là, en effet, en gagnant le cabinet de toilette. —Elle déposa l'objet sur la cheminée. —Il faudra le lui renvoyer, conclut-elle très tranquillement. —Et elle passa dans le petit salon, tandis que la marquise s'affaillait sur un fauteuil et clatait en sanglots. —Oh ! murmura-t-elle, saurai-je jamais exactement ce qu'elle pense, ce qu'elle a deviné ?... Avec quel soin, tout à l'heure, elle me répétait les paroles de Maurice de Fonteroche. Etait-ce pour bien m'avoir tout dit, en t'insistant, t'insistant et t'insistant, t'insistant ? Ou me mettait-elle au courant pour que je connusse toute la comédie, que je ne me coupe pas désormais !... Et c'est ma fille... ma fille !... qui tient, oui, qui tient mon secret, car elle a tout deviné, et qui est mon juge !... Oh ! si j'étais bien certaine de cela, il vaudrait mieux pour moi la mort ! —Mais elle avait à peine prononcé ce mot que la charmante figure du vicomte de Fonteroche surgissait à ses yeux. —Eh quoi ! mourir quand elle était tant aimée !... Mourir à la veille peut-être de devenir libre, maîtresse d'elle-même ! —Le marquis d'Auseraie existait-il encore demain ? —Elle fut effrayée de pouvoir envisager avec tant de calme cette hypothèse de la mort de son mari. —C'est presque m'associer au crime... Mais je n'ai jamais désiré cela !... Oh ! non ! —Non, certes, elle n'éprouvait aucune haine, pas même un embryon d'antipathie contre le marquis. Elle l'avait même assez réellement aimé jadis; mais leur union n'était plus que lettre morte depuis la naissance de leur dernier enfant. Ils avaient été parfaitement d'accord que c'était bien assez de trois héritiers dans leur maison; et leur séparation s'était

accomplie tout naturellement, avec les diverses étapes qui mènent à l'indifférence absolue. —Son mari devait porter ailleurs son besoin de vivre; elle ne s'en inquiétait pas, puisqu'il ne s'était en rien. Et, quant à lui, il était foncièrement persuadé que ses enfants absorberaient sa femme. —Tous les maris sont pareils... —Oh ! qu'elle eût honte de réprouver aucun chagrin à cette pensée. —Mais elle ne songeait plus du tout à mourir, elle. Elle se leva, alla prendre la montre de Fonteroche et contempla un instant cette fleur de lis qu'elle connaissait mieux que personne, car c'était elle qui l'avait fait secrètement exécuter pour son ami. —Il est bien inutile que d'autres que Jacqueline voient ceci. —Elle cacha la montre dans un petit meuble dont elle avait toujours la clé. —Puis elle revint dans la chambre de son mari, se sentant maintenant assez maîtresse d'elle-même pour lever la tête devant Jacqueline. —Et cependant elle eut à peine aperçu la jeune fille, debout près du lit du blessé, écoutant, avec un calme absolu, les explications du médecin, qu'elle se sentit diminuée, humiliée. —Jacqueline n'avait pas eu d'évanouissement, elle ! Elle avait comprimé son chagrin, étouffé ses larmes, pour être une bonne garde-malade. Et le médecin lui disait : —Je ferai demander une saignée. —Non, non, monsieur, répliquait-elle vivement; je ne veux que nos domestiques pour m'aider. Et d'ailleurs, je ne quitterai pas mon père une heure tant qu'il sera en danger. —Elle prenait déjà la direction des soins, comme si son père était à elle, à elle seule... —V — LE BON ONCLE. —Quand il se trouvait à Monzain, le comte Valadier affectait de donner à tous l'exemple de la régularité et du travail. —Toujours couché de bonne heure, il lui arrivait souvent d'assister, avant l'aurore, à la descente des ouvriers dans la mine, d'y descendre lui-même, de parcourir les galeries les plus éloignées, en balayant d'un ton rude et bonhomme avec les porions; ou bien, s'enfermant dans le cabinet de l'ingénieur, il examinait les travaux accomplis, les nouvelles tailles qu'on allait attaquer, les projets de nouvelles machines; ou bien, il allait dans ses établissements de métallurgie, faisait essayer devant lui les fers ou les aciers des commandes, assistait au débouchage des hauts fourneaux... Chaque jour on le voyait sur un point de ces nombreuses exploitations. —Quel travailleur ! —C'était l'opinion générale sur lui; et il ne lui déplaisait pas de l'entretenir. Mais, au fond, s'il travaillait avec tant d'acharnement lorsque les affaires exigeaient sa présence en province, c'est qu'il s'y ennuyait prodigieusement, qu'il était forcé, par ses intérêts même, d'y mener une vie irréprochable, qu'il avait un immense besoin d'activité; et les mines, les hauts fourneaux, les conseils d'administration étaient à peu près les seules distractions qu'il put se permettre. —A Paris, au contraire, il vivait en sybarite. —Son valet de chambre ne pénétrait guère chez lui avant huit heures, et il déposait très doucement le paquet des journaux sur son lit, puis s'entreouvrait les rideaux avec beaucoup de précaution. Si son maître ne bougeait pas, il les refermait; il était entendu que M. le comte avait beaucoup travaillé la veille — ce qui signifiait qu'il avait soupé fort tard — et prenait un supplément de sommeil. —Aussi fut-on très surpris, ce matin-là, à l'office, lorsque, avant huit heures, la sonnerie de M. le comte retentit, très violente. —Le valet de chambre, qui était en train de lire, bourgeoisement, les journaux de son maître, les plaça avec précipitation et s'élança vers l'appartement du comte pour recevoir cette apostrophe : —Qu'est-ce que vous faites donc, aujourd'hui, saisissez ! —Voyez-vous m'apporter les journaux ou non ? —Le domestique aurait pu répondre que, deux semaines auparavant, il avait été terriblement « attrapé » pour s'être permis d'arriver dix minutes trop tôt. —Mais on ne discutait pas avec les lueurs de M. Valadier. —Voici les journaux, monsieur le comte. —Bien. —Monsieur le comte désire-t-il son café au lait comme d'habitude. —Pourquoi pas ? —C'est que monsieur le comte n'a pas son excellente mine de tous les jours. —Qu'y a-t-il, mon ami ? —Est-ce que M. le marquis d'Auseraie ne devait pas partir hier au soir pour Monzain ? —Parfaitement; et il est parti, en effet... —Ah ! tant mieux ! fit le secrétaire en respirant. Il y avait là une telle coïncidence de deux, d'initiales, de situations... Mais puisque M. le marquis a quitté Paris hier au soir !

—Monsieur le comte n'aura pas bien dormi. —Parbleu ! fit Valadier. Une migraine à ne pas fermer l'œil ! —Alors j'apporterai du thé à monsieur le comte. —Bien. —Valadier mentait à demi. Il n'avait pas dormi une seconde, de cette nuit; mais il n'était nullement indisposé; et ses douleurs étaient toutes morales : de la jalousie, de l'angoisse, et un besoin fébrile d'arriver à ce matin... —Donnez-moi donc de quoi écrire. —Il rédigea une dépêche d'affaires, quelques mots insignifiants, et il dit avec le plus grand sérieux : —Ceci, tout de suite, au télégraphe. Le marquis d'Auseraie vient d'arriver à Monzain; il faut qu'il ait cette dépêche avant le Conseil d'administration, qui a lieu à neuf heures. —Mais, dès que le valet de chambre fut sorti, il éclata de rire, longuement, méchamment; et de temps en temps il disait : —C'est tout de même amusant, la comédie humaine ! —Comme ce d'Auseraie mériterait cependant qu'un beau jour quelque jaloux !... —Mais il n'achevait pas et eut un mouvement d'effroi, cette angosse instinctive de l'homme qui vient de prononcer une parole dangereuse. —Puis son sourire gonfleur reparut sur ses lèvres; et il se mit à parcourir les journaux, en prenant des notes sur certains événements, sur les cours de certaines valeurs. —Une heure plus tard, il était habillé et se rendait chez sa femme. —Il ne manquait jamais de lui donner cette preuve d'égards. —Il trouva la comtesse plongée dans la lecture de ses journaux à elle, pale, anxieuse comme lui-même l'était tout à l'heure. —Vous lisez donc les faits divers ? interrogea-t-il ironiquement. —Elle leva sur lui son regard, clair comme un ciel du nord, et lui prenant la main : —Ne comprenez-vous donc pas mon inquiétude, après ce que vous m'avez annoncé cette nuit ?... —Oh ! mon ami ! —Les moments d'abandon étaient si rares entre eux que Valadier éprouva une nuance d'émotion; mais il corrigea cela très vite. —Sosthènes est bien trop malin, déclara-t-il, pour avoir attendu que les journaux en soient à s'occuper de lui. —Enfin, vous avez promis de le sauver ?... —Croyez-vous donc avoir besoin de me le rappeler ? —Merci, mon ami, dit-elle, humblement, merci ! —Ce mari, dont pourtant elle connaissait bien des secrets peu respectables, lui faisait toujours peur. —Il lui baisa la main et, solennel, presque sévère, passa dans son cabinet où attendait un banal secrétaire chargé de sa meuble correspondance; mais, pour le comte, aucun employé n'était banal quand il jouait son personnage officiel. —Il le salua d'un geste rapide, en homme accablé par les affaires, et, tout de suite, s'absorba dans son courrier. —Aut bout d'un instant, il demandait : —La feuille Havas n'est pas encore arrivée ? —Pas encore, monsieur le comte. —Valadier ne se contentait pas de ces informations des journaux, qui ne pouvaient lui donner les nouvelles que quelques heures après qu'elles sont arrivées à Paris, et il recevait directement les feuilles de l'Agence Havas. —Le secrétaire vit que le patron s'impatientserait bientôt, et il alla lui-même s'informer chez le concierge. La feuille arrivait justement ; il la remonta. —Lorsqu'il pénétra de nouveau dans le cabinet du comte, celui-ci, instinctivement, tendit la main pour prendre ce papier; mais il domina ce mouvement d'impatience. —Est-ce que monsieur le comte désire voir lui-même ? —Non, non. Parcourez-la, comme tous les matins; et vous me direz s'il y a quelque fait intéressant. —Et il se replongea dans ses lettres, mais du coin de l'œil il examinait son secrétaire comme un homme qui brûle d'apprendre et dont vous passez à interroger. Et il songeait : —J'ai failli commettre une imprudence. On ne doit jamais rien négliger... Si j'avais voulu lire moi-même cette feuille, au lieu d'attendre que ce jeune homme me signale les faits pouvant offrir un intérêt quelconque, il se serait dit que j'attendais une nouvelle importante... Et pourquoi qu'il attendrait ce matin, plutôt que d'habitude ?... Il ne faut jamais qu'un inférieur puisse pressentir ce que nous avons derrière la tête... Soudain, le secrétaire eut un soubresaut. —Ah ! mon Dieu ! —Qu'y a-t-il, mon ami ? —Est-ce que M. le marquis d'Auseraie ne devait pas partir hier au soir pour Monzain ? —Parfaitement; et il est parti, en effet... —Ah ! tant mieux ! fit le secrétaire en respirant. Il y avait là une telle coïncidence de deux, d'initiales, de situations... Mais puisque M. le marquis a quitté Paris hier au soir !

—Par le train d'once heures. Qu'est-ce donc qui vous alarmait ? —Oh ! simplement ceci, qu'il n'y a plus d'importance pour monsieur le comte dès le moment qu'il ne s'agit pas de M. le marquis. —Et le secrétaire lut : —« On nous affirme, à la dernière heure, que le marquis d'Auseraie est victime, cette nuit, d'un guet-apens. Il aurait été attaqué, on ne sait pas exactement dans quel quartier de Paris, et aurait reçu plusieurs blessures qui mettraient sa vie en danger. Un cocher l'aurait ramassé sur la voie publique et rapporté à son domicile, avenue des Champs-Élysées. Comme le marquis d'Auseraie est député, peut-être faut-il voir une vengeance politique dans cette tentative d'assassinat, que nous ne donnons d'ailleurs que sous toutes réserves. » —Passez-moi cela dit le comte, d'une voix toute blanche. Vite, vite !... —Il avait essayé de se lever, d'aller prendre cette feuille des mains du secrétaire, et il ne pouvait pas bouger de son fauteuil. —Il sembla lire ces quelques lignes avec beaucoup d'attention; et il prononçait à mi-voix : —Le marquis d'Auseraie... député... avenue des Champs-Élysées... C'est au moins curieux... Et si je n'avais pas vu, moi-même, le marquis partir hier pour la gare du Nord... Il aurait donc manqué son train ?... Alors, pourquoi ne serait-il pas resté chez lui, tout bonnement ?... Evidemment, il ne peut s'agir de lui... Evidemment... —En soi-même il songeait, avec une joie mêlée d'épouvante : —C'est bien lui... Le jaloux qui je prévoyais ce matin... Il devait être tout à l'heure... —Oh ! frappa alors à la porte de son cabinet. —Qui est là ? —Moi, mon oncle. —Et Sosthènes entra d'un pas ferme; mais il était aussi pâle que la feuille de papier sur laquelle le comte avait lu la nouvelle; et ses yeux, luisants de fièvre, étaient cernés d'un cercle bleu. —Tout d'abord, les deux hommes eurent un tressaillement; et leurs regards, après s'être croisés, se baissèrent quelques secondes, instinctivement. —Et ce fut sans regarder son neveu que le comte s'écria : —Toi, mon petit, si tu continues de travailler ainsi, tu finiras par te mettre dans ton lit ! —Mon oncle, répliqua Sosthènes, qui avait parfaitement compris la pensée du comte, vous savez bien que, les nuits qui précèdent la liquidation... —Oui, oui, c'est ton fichu métier qui exige ça. N'empêche que, si tu étais entré dans l'industrie au lieu de l'abrutir des chiffres et des combinaisons de la Bourse, tu aurais une autre mine que celle-là. —Regarde-toi donc dans la glace. —Le secrétaire remarqua qu'ils avaient à peu près aussi mauvaise mine l'un que l'autre; mais, en docile employé subalterne, il conserva cette remarque pour lui et, semblant ne pas s'intéresser à la conversation de l'oncle et du neveu, s'occupa de ranger les lettres du comte. —Cela fait, la main tendue vers sa glace où se reflétait le visage blafard de Sosthènes, continuait-il : —Non, mais, je t'en prie, regarde-toi un peu. Une figure de papier maché ! Si j'avais encore la moindre influence sur toi, c'est moi qui te ferais lâcher ton agent de change. Du reste, il n'y a que les coquins ou les spéculateurs, ce qui est la même chose, qui réussissent dans ce métier... Enfin, tu n'en fais qu'à ta tête... Que me veux-tu, ce matin ? —Ils se sourirent dans la glace. Par les yeux, le comte disait à Sosthènes : —Es-tu content ? Est-ce bien te préparer les choses ? —Sosthènes répliquait de même : —Mon oncle, je vous admire. Il dit dit à haute voix : —Je viens au sujet des actions des mines de Monzain, qui n'ont l'air de devoir partir pour une nouvelle hausse. —Ah ! bien ! nous causerons de cela tout à l'heure. Mais as-tu vu, ce matin, d'autres feuilles que celle de l'Agence Havas ? —Non, mon oncle, je tenais à passer chez vous avant de me rendre à mon bureau. J'ai rien vu. —Figure-toi... Oh ! ce ne peut être qu'une coïncidence, puisque je t'ai bien certain qu'il est parti, hier au soir, pour Monzain... Mais c'est tout de même curieux ! On annonce que le marquis d'Auseraie, député, aurait été blessé, on ne sait trop où, et rapporté chez lui, avenue des Champs-Élysées, dans un fiacre... —Le... marquis... d'Auseraie, mon oncle ? articula lentement Sosthènes. —Tiens, lis toi-même. —Sosthènes prit la feuille et alla se placer dans l'embrasure de la fenêtre à laquelle il tournait le dos. Son visage était ainsi caché par le papier. —Et, tandis que le comte affectait de donner des ordres à son secrétaire, il relut deux ou trois fois cette dernière nouvelle. —C'est au moins étrange, dit-il en revenant vers la table. —N'est-ce pas ? Et te l'avons qu'il me tarde d'avoir des nouvelles du marquis. —Il serait bien simple, mon oncle, d'envoyer sous un prétexte quelconque, à l'hôtel d'Auseraie,

—Eh ! parbleu oui ! Vous allez vous y rendre, vous ! —Le comte faisait signe au secrétaire. —Ma voiture doit être attelée. —Filer aux Champs-Élysées. S'il n'y a rien, rappelez au concierge que je désire simplement savoir si le marquis rentre cette nuit ou demain. —Le secrétaire sortit, et l'oncle et le neveu se trouvèrent face à face. —Le comte commença par fermer à clef les trois portes de son cabinet. —Sosthènes demeurait debout au milieu de la vaste salle, s'appuyant machinalement à la table. —Le comte revint vers lui, les yeux obstinément fixés sur le tapis. Puis, lentement, il se leva; et ses noires pupilles s'appesantirent sur le regard, aussi noir que le sien, de Sosthènes, aussi fiévreux, aussi anxieux. —Quoiqu'il n'y eût pas entre eux de parenté de sang, ils avaient de nombreux points de ressemblance, au physique comme au morale le même regard noir, profond, qui trahissait la passion qu'ils appor- taient en tout, les mêmes lèvres jousseuses, gourmandes, d'amoureux de la vie, le même nez, droit, décidé, d'ambitieux, le même front bas, un peu étroit du haut, mangé par les cheveux. Seulement, Sosthènes était plus fin en tout. —Tu sais, dit le comte, après l'avoir longuement regardé, que ce petit secrétaire est un bavard. —C'est même une des raisons pour lesquelles je ne le suis attaché. —Quand j'ai envie qu'une chose arrive aux oreilles du public, je t'ai qu'à l'annoncer devant lui. Et c'est pour cela que je me suis permis de blaguer devant lui ton patron et de te conseiller d'entrer dans l'industrie. —Personne ne s'étonnera que tu suives les conseils de ton excellent oncle, qui t'est si dévoué, d'ailleurs réciprocque, n'est-ce pas ? —J'espère que vous n'en avez plus ! répliqua assez hautement Sosthènes. —Le comte baissa de nouveau les yeux; et faisait le bonhomme : —Sait-on jamais ? La nature humaine est une si drôle de chose ! Tu peux très bien m'être dévoué aujourd'hui, parce que je vais te rendre service; une fois le service rendu, combien de temps durera ta reconnaissance ? —Aussi longtemps que durera la votre, mon oncle ! —Hein ? —Le comte eut un mouvement de colère mais Sosthènes, parfaitement froid, se pencha sur lui : —Certains services, mon oncle, surtout quand ils sont réciproques comme ceux que nous rendons en ce moment, lient deux hommes à jamais. Vous ne devez donc pas plus douter de ma reconnaissance que je ne doute de la votre. —Valadier sourit de travers. —Tu as pris cette habitude, dans les chiffres, de dire les choses trop crûment, sans philosophie comme sans réverie. Cela n'est désagréable; tu m'enverrais presser le plaisir que je vais avoir à t'obliger... Ainsi donc, c'est deux cent mille francs... —Sosthènes haussa les épaules. —Voyons, mon oncle ! fit-il avec un ton de reproche, presqu'indigne : —Ah ! oui, reprit Valadier, je me rappelle maintenant; trois cent mille francs ! Tu m'as raconté cela si vite, hier au soir, que j'avais oublié le chiffre exact. —Pourquoi perdre du temps à des inutilités, mon oncle ? riposta Sosthènes, irrité. Vous m'avez fait souvenir, hier, de quelques plaisanteries sans doute déplacées, mais qui n'étaient que trop justifiées par cette lésinerie que vous apportez, ainsi que la plupart des industriels, dans les questions de capitaux... —Valadier eut une belle indignation : —Monsieur, les industriels ne jouent pas avec les capitaux des autres ! —Mon oncle, nous ne sommes pas ici pour ergoter, mais pour la liquidation d'une affaire. Je ne pense pas que j'aie lieu de regretter le dévouement dont je viens de vous donner une preuve... assez catégorique, je crois ? Vous m'avez promis quatre cent mille francs pour ce matin ? —Je t'ai promis... je t'ai promis... —Oubliez-vous votre parole ? interrogea Sosthènes, déjà menaçant. —Je t'ai promis de te tirer d'affaire, et j'exécuterai ma promesse, dit le comte. —Un sourire si pervers s'épanouit sur les lèvres de Valadier que Sosthènes frissonna, sentant qu'il n'était pas absolument de force à lutter avec ce vieux bandit. —Expose-moi un peu mieux ton affaire. —A quoi bon des détails, mon oncle ? Le chiffre total suffit. —C'est justement ce que je faisais observer cette nuit à ta tante, qui voulait renseignements sur renseignements... —Ah !... Vous avez dit à ma tante... —Dans un bon ménage, mon ami, on ne se fait pas de mystère. —Vous... vous auriez pu lui avouer simplement que je m'étais engagé dans des opérations dangereuses. —Non. Entre ma femme et

moi, nous ne méchons pas les mots. Je lui ai annoncé que tu avais volé quatre cent mille francs dans la caisse de ton patron et que je te sauverais de ce mauvais pas. —Malgré la dureté de ce mot, Sosthènes ne protesta point. Son oncle ne démentait pas catégoriquement qu'il allait le sauver, le tirer d'affaire ! —Ce n'est pas à la Bourse, hein, coquin, que tu as mangé le tout ? —Cent mille francs seulement, mon oncle. —Et le reste ?... On a des goûts de prince, hein ! Un garçonnière, avenue de Friedland, digne d'un fils de nabab !... Dans les trente mille francs de mobilier, on n'a dit ça. Et puis, les petites femmas ! —Est-ce que vous qui me reprochiez cela, mon oncle ? —Je te ferai remarquer que, comme dans l'industrie, ce n'est jamais avec mon argent que... Enfin, passons. Que te reste-t-il en valeurs disponibles dans ta caisse ? —Sosthènes eut si sincèrement avoué mal entendu qu'il fit répéter sa phrase à son oncle. —Mais... dans quel but me demandez-vous cela ? —Réponds-moi d'abord. —Mon oncle, vous devez me remettre, ce matin, vous vous y êtes engagé cette nuit, la somme de... —Me répondras-tu ? —Humilie d'être dans la dépendance de cette « brute », comme il l'avait appelé vingt fois, mais vaincu, Sosthènes prononça : —Pres de six cent mille francs. —Donc, il t'est aisé de prendre quatre cent mille francs là-dessus et de me les apporter. —Vous voulez ?... —J'ai bien dit. Va. Et déjeûne-toi, si tu crains qu'on ne vérifie ta caisse avant la fin du mois. —Je ne vous comprends pas, mon oncle. —Puisque je te salue, je suis bien libre de choisir les moyens. —Sosthènes s'avança sur un siège; puis, lentement, ses yeux se tournèrent vers le fond du cabinet, fort placé dans le fond du cabinet. —Ce ne sont pourtant pas les capitaux liquides qui vous manquent ! soupira-t-il. Que feriez-vous de ces quatre cent mille francs si je vous les apporte ?... —Sosthènes l'attention de vous débarrasser de moi sans qu'il vous en coûte un centime ?... —Auriez-vous la prétention de me faire quitter la France, avec cet argent, en me promettant votre protection auprès des Ministres pour qu'une demande d'extradition ne soit pas lancée contre moi ? —Sosthènes s'arrêta entre chaque phrase, puis haussait le son de sa voix. —Le comte lui fit tranquillement cette banale remarque : —Tu sais que, parfois, les murs ont des oreilles. —Eh bien ! eh bien ! eh bien ! mon oncle... —Mais la colère du jeune homme fut dominée par le sourire gonfleur du vieux bandit. —Tu n'as rien dit, petit... C'est vrai que, de temps de l'occupation espagnole, il est resté à bien des Flamands quelques gouttes de sang national. C'est de qui m'explique les empereurs. J'en ai de semblables. Mais tu dois savoir te maîtriser, comme je le fais moi-même quand je le juge nécessaire... Là, tu as déjà réfléchi, n'est-ce pas ? La colère ne te conseillait que des sottises et qu'il est bien inutile d'crier, même à des murs, des histoires qui n'intéressent que nous deux. —Assieds-toi donc, sagement, en face de moi. —Sosthènes obéit. —Valadier continuait avec une parfaite placidité, comme s'il avait exposé une affaire toute naturelle : —Evidemment, cela eût été ma première pensée : te donner, et non te faire prendre, une somme suffisante et te dire : « Va te faire pendre ailleurs; je me charge de calmer les ardeurs de la Justice ! » si tu n'avais eu l'occasion de me prouver ton énergie, ta décision, ton dévouement... Aussi, je veux t'attacher à moi; tu vas quitter la maison de ton agent de change... —Le visage de Sosthènes se plissa. —Est-ce bien nécessaire, mon oncle, quand ma caisse sera en règle ? Je puis, en demeurant à la Bourse, vous rendre les plus grands services. —Non, dit nettement Valadier, la Bourse est un dissolvant pour les plus fortes intelligences; tu en es une preuve. Le maniement des millions fait perdre la notion exacte de la valeur de l'argent; on en arrive, ainsi que toi, à considérer quatre cent mille francs comme rien, à ne plus voir, dans cette somme relativement énorme, qu'un « placé en haut d'un chiffon de papier appelé cheque et suivi de cinq zéros; on ne rêve plus que centaines de millions, qu'on risque aussi facilement qu'on les gagne... —Est-ce que tu n'as pas gagné, dans l'industrie, les bénéfices sans nombre, mais se répètent régulièrement. Il arrive même... —Le sourire de Valadier devint épouvantablement canaille : —Il arrive même qu'on peut faire des coups, tout aussi bien qu'à la Bourse. Ainsi, tes quatre cent mille francs, ceux que tu vas aller me chercher ce matin, en auront fait huit cent mille ce soir ou demain, de l'emprunt que tu t'es permis de prélever sur ta caisse se trouvera remboursé sans qu'il

nous en coûte rien ni à l'un ni à l'autre... —Comment, mon oncle ? interrogea naïvement Sosthènes. —C'est un secret qui ne m'appartient pas encore, mon ami. Va donc... —Mon oncle, j'ai peur de ce que vous m'ordonnez ! Pourquoi me faire courir de nouveaux risques ? —Le comte regarda l'heure. —Tu es fort en retard, mon ami; tu devrais être à ton bureau. —Sosthènes sentait jouir; il eut une dernière révolte. —Mon oncle, je ne peux pas partir d'ici sans mes quatre cent mille francs... Si, en mon absence, comme je suis effectivement très en retard, on avait... —Vérifié ta caisse ! Allons donc ! Tu m'as dit toi-même, cette nuit, que tes précautions étaient prises, que tu aurais toujours quatre-vingt-dix mille francs... —Mais mon patron peut s'étonner de mon manque d'exactitude... —En ce moment, le roulement d'une voiture retentit sous la porte de l'hôtel. —Mon secrétaire qui revient, dit le comte, avec un tremblement soudain. —Ah !... Nous allons donc savoir si, vraiment, le marquis d'Auseraie... —Il n'achevait pas; et, durant quelques secondes, les deux hommes, les yeux à terre, ne tentèrent pas de claquer des dents. —Le premier, Sosthènes maîtrisa ce trouble. —Et, ainsi ironique que le comte tout à l'heure. —Comme c'est curieux, mon oncle ! et qu'il faut peu de chose pour émonoyer même un homme énergique tel que vous !... Il ne peut s'agir du marquis d'Auseraie, puisque le marquis d'Auseraie est parti cette nuit pour Monzain; et c'est ce que votre secrétaire va vous confirmer dans deux minutes... Eh bien, l'impatience, l'angoisse de savoir simplement cette petite chose, vous rendent tout bête... —Le comte haussa les épaules. —Tais-toi, imbécile ! —Si c'était vrai, pourtant, mon oncle, s'écria-t-il, un vous n'aurait rendu un fameux service ! Délivrer du marquis, vous seriez maître absolu des mines et des forges de Monzain, le siège de la députation vous éclairait tout naturellement; la marquise, que vous avez inutilement courtisée jadis... —Au lieu de faire ce que tu crois du bel esprit, interrompit violemment Valadier, ouvre les portes du cabinet. Il est inutile qu'on sache que nous nous sommes enfermés. —Sosthènes obéit en se dandinant; et il ouvrit la porte donnant sur le grand salon, juste comme le secrétaire y arrivait, essouffé, chancelant. —Eh bien ? interroge le comte se retournant à demi sur son fauteuil. —Le secrétaire ne répondit d'abord que par un geste affirmatif; puis il tomba sur la première chaise du cabinet. —Et, avec cette manie qu'ont tant de gens de tout rapporter à eux : —Quand je pense que je l'ai vu encore hier, qu'il est venu dans ce cabinet, qu'il s'est assis là-bas, dans ce fauteuil, qu'il m'a demandé de lui passer la feuille Havas, que j'ai causé plus de cinq minutes avec lui ! —Ainsi, c'est bien lui ! balbutia le comte. —La comtesse Valadin traversa alors très vivement le salon. La nouvelle venait de lui arriver par sa femme de chambre qui la tenait elle-même du valet de pied, lequel l'avait apprise du cocher. —Est-ce bien possible, mon ami, ce qu'on me raconte ? —Vous m'en voyez tout bouleversé, répondit Valadin. Je ne voulais pas y croire, malgré ces quelques lignes... Tenez, là... —Il lui passa la feuille de nouvelles. Et, tandis que sa femme la parcourait : —J'ai envoyé ce jeune homme avenue des Champs-Élysées, et il nous en rapporte la confirmation... —Mais qu'y a-t-il exactement ? —Est-ce grave ?... Ou a-t-il été blessé ?... —Madame la comtesse, répondit le secrétaire, on ne sait encore rien bien exactement. —Et il commença par répéter le récit que lui avait fait le concierge de cette voiture rapportant le corps du marquis au milieu de la nuit, les initiales interrogatoires du cocher, du transport de M. le marquis du rez-de-chaussée dans sa chambre sur une banquette, des premiers soins du médecin, de l'évanouissement de Mme la marquise, puis de l'énergie avec laquelle Mlle Jacqueline s'était installée au chevet de son père, annonçant son intention de ne pas le quitter, même lorsqu'on extraîrait la balle. —Ah ! c'est une balle ? interrogea Sosthènes. —Oui, Monsieur Letourneaux, dans le côté gauche; on visait évidemment au cœur. —La feuille Havas parla de plusieurs blessures. —Il n'y en a qu'une, monsieur, mais si grave que M. le marquis d'Auseraie n'a pas encore repris connaissance. —Par suite, fit Sosthènes avec une presque imperceptible nuance de tremblement, il n'a encore pu donner aucun renseignement sur le guet-apens qu'on lui avait tendu ?